Très diverses, elles sont d'une expression directe, courageuse ; et comme il ne voile jamais sa pensée, on en voit les moindres directions. J. M. de Sagarra affirme qu'il existe plusieurs mythes de Maragall. Mais ces lettres persuasives et courtoises nous permettent enfin d'entrevoir sa vraie figure.

JOSEPH-S. PONS.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Le Dodécanèse. — Alex. Casdagli : *Anacréon;* Grammata, Alexandrie. N. P. Elefthériadou : *Pelasgiki Hellas, I Prohellines;* Imp. Papadoyannis, Athènes. — Jean Psichari : *Quelques travaux de Linguistique, de Philologie et de Littérature Helléniques;* Ed. Belles-Lettres, Paris. — D. Vezani : *O Palamas philosophos;* Ed. Rallis, Athènes. — Mémento.

Pendant que s'exaspèrent les querelles autour des Intérêts économiques, dont la voix n'avait jamais monté si haut, prêtons un peu l'oreille au cri des peuples, dont les interprètes-nés sont toujours les poètes. En vérité, la Victoire du Droit n'a point fait taire tous les irrédentismes; elle en a même suscité d'autres. C'est que l'homme est incorrigible; et l'esclave d'hier est souvent le pire tyran de demain. Sous le joug italien le **Dodécanèse** agonise; depuis quinze ans, il a perdu, paraît-il, la moitié de ses habitants. Ah! comme il regrette l'autonomie dont il jouissait sous le régime turc, détesté pourtant! Que d'espérances farouchement piétinées par ceux que l'on accueillit naguère comme des libérateurs! Par la voix du grand poète qu'est M. Moschonas et des autres collaborateurs du journal *L'Effort du Dodécanèse,* il pousse une âpre clameur d'angoisse. Cependant le gouvernement de la Mère-Patrie, que la peur de l'Italie et la faiblesse française ont jeté dans le sillage de la politique romaine, se veut sourd et muet. Moschonas, dans une ode vibrante, peut invectiver Mussolini et rappeler au fascisme triomphant comment l'Italie a reconquis son unité; la Grèce, trop éprouvée par l'expérience d'Asie-Mineure, n'a d'autre souci que de stabiliser le présent, pour mieux assurer l'avenir. Et c'est un poète encore, un poète particulièrement expert en son art, M. Mich. Argyropoulos qui, dans ses *Chants d'Anatolie,* tout peuplés d'émouvants souvenirs et d'impressions de la vie smyrniote, lamente le regret de la patrie perdue et, par là même, combat

pour ne point laisser prescrire définitivement les droits millénaires de l'Hellénisme. Cependant la Grèce officielle est devenue l'amie de ceux qui ont brûlé Smyrne, aussi bien que de ceux qui occupent Rhodes, et la docilité aux moindres signes venus de Rome peut pousser Athènes à prendre des mesures dont pâtira bientôt notre vieille influence française. La statolâtrie étant une maladie contemporaine, le changement d'orientation politique ne l'empêche point de croître, au contraire. Et voici que l'on interdirait aux enfants hellènes la fréquentation des écoles étrangères. Or, les écoles françaises là-bas étaient de beaucoup les plus nombreuses et les mieux suivies. Leur désertion obligatoire, en amoindrissant l'action de la France, que jalousent à la fois Italiens et Anglais, ne risque-t-elle pas d'amoindrir la culture grecque elle-même? Les méthodes germaniques n'en prévaudront que davantage. Sera-ce un bien? Cependant les Grecs admettent volontiers que le meilleur du génie hellénique ancien a passé dans la langue et dans la culture françaises. Ils reconnaissent que la France est restée la gardienne de leur plus authentique patrimoine intellectuel et que ce trésor, déposé en Occident, leur a toujours été largement ouvert. Mais soyons justes! Notre culte de l'antique a nourri quelques idées fausses, dont s'est emparé le socialisticisme « catharévoussiste » et, par voie de conséquence, les études de grec moderne ne reçoivent chez nous que des encouragements limités. Ainsi M. Louis Roussel, qui est un maître en ce domaine et qui ne craint jamais d'exprimer toute sa pensée (comme on peut en juger par la lecture de *Libre*), ne s'est vu conférer à Montpellier qu'une chaire de grec ancien. Est-ce que sa rude franchise de critique et de savant ferait peur? Ses jugements, en tout cas, sont sûrs et motivés, sinon sans appel. Quoi qu'il en soit, l'on trouvera le résumé de tout ce qu'il combat dans les prolégomènes de la paraphrase puriste des poèmes d'**Anacréon** par M. Casdaglis, défenseur d'une tradition dont les erreurs manifestes ont trouvé çà et là de trop sûrs appuis, M. Casdaglis a beaucoup produit. Traducteur de Shakespeare, de Milton, de Byron, d'Ovide, des grands tragiques anciens, de Pindare, il a lui-même écrit tout un théâtre en vers et publié en 1930, en même temps qu'une transposition mesu-

rée des *Suppliantes* d'Eschyle, une tragédie en cinq actes, *Pandionides,* conçue selon les meilleurs modèles. Mais pourquoi s'obstine-t-il à croire et à dire que la langue vivante, le démotique, est incapable de produire des œuvres dignes de ce nom, quand le contraire éclate à tous les yeux non prévenus? La langue du peuple — il ne faut pas se lasser de le répéter après Psichari — est la seule héritière légitime de la langue classique, puisqu'elle en est issue par la seule vertu des forces naturelles. Singulière aberration que de l'accuser d'impureté! Croit-on que le vieux grec ait été lui-même si pur? Tant de peuples se sont mêlés au long des rivages de la Grèce! A ce propos, l'on ne saurait séparer l'histoire de l'Hellade de celle de l'Anatolie. C'est ce que vient admirablement démontrer le savant travail de M. Elefthériadis : **La Grèce pélasgique** (*Les Pré-hellènes*). Travail original, qui doit embrasser toute l'histoire de la Méditerranée primitive, et dont nous n'avons encore que le premier volume. Le monde pélasgique ancien touche l'Italie tout autant que la Grèce. Neuf livres seront consacrés à l'Hellénisme proprement dit, c'est-à-dire à tout ce qui lui a permis de se constituer à travers les siècles dans son habitat actuel. Le premier volume, celui que nous avons sous les yeux, est divisé en trois parties principales, comprenant ensemble quatorze chapitres. La première partie traite des peuples aryens et sémitiques, qui sont venus progressivement se fondre sur le sol grec, les seconds ayant précédé les premiers dans l'œuvre de la civilisation. Les Crétois de l'époque de Minos auraient été d'origine libyenne. Les Libyens, proches parents des Ibères et peut-être aussi des Hébreux, adoraient Poseidon, et il semble bien, au surplus, au témoignage d'Hésiode, que les dieux primitifs de la Grèce soient issus de l'Afrique du Nord, voire de la légendaire Atlantide. Les Ethiopiens auraient abordé à Chypre avant tous autres. Avec les Pélopides seraient advenus en Hellade les Barbares. Linguiste approfondi, M. Elefthériadis fait état de nombreux rapprochements plus ou moins étymologiques. Non sans témérité selon nous, il professe que les langues sémitiques seraient les aïeules, par simple bâtardise, des langues indo-européennes. Volontiers prend-il argument d'une constatation de M. le Professeur Meillet :

En fait, il n'y a qu'un petit nombre de mots grecs dont l'indo-européen fournisse une étymologie certaine. — Mais il y a une foule d'autres mots qu'on n'interprète que par des rapprochements incertains ou forcés.

Le *Dictionnaire grec-hébreu* de M. l'Abbé Auguste Latouche mettait en évidence, dès 1836, l'étroite parenté de nombreux mots grecs avec les vocables sémitiques correspondants, et il ne semble pas difficile de montrer que la belle langue grecque est issue d'un « sabir » assez analogue, en sa formation, à l'anglais moderne. Mais il ne faut pas confondre grammaire et vocabulaire et, de même que l'anglais demeure une langue germanique, malgré les nombreux vocables d'origine latine qu'il s'est incorporé, le grec, malgré les imprégnations sémitiques ou autres qu'il a subies, reste un idiome indo-européen. La deuxième partie du livre nous enseigne quel est le peuple auquel s'attache spécifiquement le nom de Pélasges, et qui aurait étendu son activité depuis les confins de la Perse jusqu'en Espagne et en Gaule, s'il faut en croire certains noms propres, dont les similitudes sont ingénieusement mises en relief par l'auteur. Mais quelle était la langue des Pélasges? Quelle était leur organisation sociale, maritime, commerciale? Que faut-il penser des Minyens? Quels renseignements est-on en droit de tirer de la toponymie, du témoignage des auteurs anciens, des découvertes de l'Archéologie moderne? Autant de questions, autant d'hypothèses plus ou moins vérifiées et vérifiables. Enfin apparaissent les Hellènes proprement dits, et l'examen de leurs origines probables, de leur identité forme le sujet de la troisième partie. Achéens et Troyens sont les mêmes. Après la guerre de Troie, naît une nation nouvelle, une nation de sang mêlé. La Grèce véritable entre en scène.

L'encyclopédie pélasgique conçue par M. Elefthériadis comprendra neuf volumes. Nous venons de résumer le premier. Le second sera consacré aux Libyens et aux premiers occupants du sol grec; le troisième : *Danaë,* aux Danaens; le quatrième : *Cybèle,* aux Phrygiens et aux Thraces; le cinquième: *Ariadné,* à la Crète de Minos; le sixième : *Aspasie,* aux origines d'Athènes; le septième : *Hélène,* à Troie, aux Troyens et à la guerre célébrée par les poèmes homériques; le huitième : *Clytemnes-*

tre, à la race de Pélops et aux Achéens; le neuvième: *Psappho* à Lesbos, à l'Anatolie, aux épopées d'Homère. Matière immense et passionnante, labyrinthe dont M. Elefthériadis croit tenir le fil d'Ariane, fil qui selon nous aboutit à Pythagore pour se prolonger jusqu'à nous, et qui s'enfonce à l'origine dans la crypte des mystères éleusisiens et delphiques.

Que d'épreuves à travers tant de siècles, pour arriver à la Grèce d'aujourd'hui, si parfaitement identique à l'ancienne et qui, à travers les pires vicissitudes, a gardé sa langue presque intacte, avec tout son génie originel, que n'ont pu entamer les plus déprimantes influences orientales! La bigarrure préhistorique de son vocabulaire ne s'est guère aggravée; car c'est avec l'influence latine que débute le grec moderne, et l'idiome hellène continue d'évoluer dans le sens proprement européen. Seule la manie « catharévoussite » reste une tare orientale, dont les Turcs eux-mêmes cherchent à se défaire. Et il fait bon relire les Mélanges de Psichari, dont précisément, par les soins pieux de sa veuve, vient de paraître le premier volume, sous le titre de **Quelques travaux de Linguistique, de Philologie et de Littérature helléniques.** Articles, études, conférences, rapports scientifiques, éparpillés au long d'une vie de labeur particulièrement bien remplis, depuis 1884 jusqu'à 1928, ont été réunis au sein de 1437 pages compactes, et toute l'histoire du démoticisme intégral est là.

Possesseur d'une méthode puisée dans l'étude scientifique du latin, sous la direction de maîtres réputés, Psichari donna de bonne heure la définition de ce qu'il faut entendre exactement par *grec moderne,* et son rôle fut celui d'un précurseur véritable. Avant de noter les péripéties de la *Bataille* linguistique et *littéraire en Grèce,* avant de brandir le fouet de l'ironie contre le *pays qui ne veut pas de sa langue,* l'auteur du *Taxidi,* révolutionnaire par conscience de savant plus que par goût d'artiste, pose les bases de la grammaire historique néo-grecque.

Le néo-grec s'est formé, dit-il, (et cette déclaration est capitale) sur l'ancien, par un développement organique et normal, et en vertu de lois propres.

Tout de suite, il passe au problème épineux de la prononciation du grec, c'est-à-dire de la phonétique. Dans ce dernier domaine, il plante hardiment des jalons, dont on peut se servir pour l'étude même des patois de France. En même temps, il fait l'exégèse de maintes œuvres du passé : *Digénis Akritas, Le Poème à Spanéas, le Théâtre crétois,* les *Chants populaires;* il s'occupe de Solomos, de Dante et de Pétrarque, de Sophocle et d'Hippocrate, d'Hémère transposé par Alexandre Pallis, etc. Il nous arrivera souvent sans doute de nous reporter aux feuillets de ce gros volume, plein de faits et d'idées, où il nous plaît mieux de retrouver toutefois les pages sur Ertaliotis que celles, par parti pris péjoratives, sur Palamas.

Palamas, le plus étourdissant virtuose du vers et du rythme que la Grèce ait connu jusqu'ici, est avant tout un poète de l'esprit. De ce fait, il ne semble pas qu'il ait jamais été entièrement compris de ses contemporains, bien mieux préparés à s'émouvoir des accents élégiaques du *Tombeau,* génial myrologue, qu'à pénétrer les profondeurs de *La Vie Immuable.* Au reste, l'éblouissant lyrique des *Regrets de la Lagune,* du *Dodécalogue du Tsigane* ou *d'Autels,* le chantre épique de *La Flûte du Roi* n'est guère entré en contact direct avec la Nature. C'est par le pouvoir de la pensée qu'il réussit à s'emparer du monde et en métaphysicien. Il est l'héritier direct, de par les trésors de sa vision intérieure, des grands ancêtres de sa race, les Pythagore et les Platon. Une parenté singulière semble le rattacher à Proclus par exemple. Aussi bien, son œuvre, incriminée si souvent d'obscurité et de prolixité, ne pouvait manquer d'intéresser un philosophe nourri de la pensée germanique tel que M. D. Vezanis. Dans son beau livre **Palamas Philosophe,** le savant exégète, après avoir établi les frontières respectives de la philosophie et de la poésie, analyse minutieusement l'œuvre du Poète, pour extraire le sens des symboles dont elle abonde; ainsi nous sont révélées, comme conclusion de cet examen, l'esthétique, l'éthique individuelle et sociale, la métaphysique de Palamas, qui ne cessa jamais d'œuvrer — et c'est là son plus sûr titre de gloire — *sub specie œternitatis.* Par certains côtés, pense M. Vezanis,

Palamas ressemble davantage à Nietzsche qu'à Gœthe; il a quelque chose de surhumain. Certes; mais il est aussi, de par sa personnalité essentiellement grecque, bien différent de l'un et de l'autre.

MÉMENTO. — De Palamas un nouveau recueil, l'un des plus variés qu'il ait produits : *Perasmata kai Khairetismi.* De Manolis Kanellis le vigoureux poète des *Frissons de la Terre,* qui fit scandale : *Sarka,* roman sombre et touffu où abondent les scènes d'horreur violente, en un style plein de force et de mouvement. De M. Katiforis : *I Piatsa,* histoire sinistre et quelque peu embrouillée de stupre et d'argent. De M. Nikos Nikolaïdis, le Maupassant chypriote, un recueil de contes très originaux, très vivants : *I Kali Syndrophissa,* dans une langue démotique admirable. De M. Thr. Castanakis, qui connaît à merveille son Paris des étrangers, un roman bien vivant, de belle écriture nerveuse et d'observation aiguë : *Sto khoro tis Evropis.* A lire : *Lemonodasos* (histoire d'une vie), par Cosma Politis; *I Lyki* par Argis; *Epanastassi tôn Zoôn* par l'inimitable et inépuisable Voutyras; *Digénis!* parabole en manière de farce sérieuse, un acte par M. Valsa, le plus grec des dramaturges contemporains; *Ta Tetradia tou Pavlou Photinon,* par S. Xephondas; *I Synkhroni Souïdia,* par A. Deïmézis; *I Teleftaia Symphonia,* par Kokkinakkis; *Les Contes Ethiopiens* et *Adis-Abéba, la Fleur nouvelle,* où M. Nicolopoulo a mis tant de fine observation et de pittoresque, retrouvent de l'actualité à la faveur du voyage de M. Politis en Abyssinie. Le vaillant *Noumas* pleure la perte du bon poète Panos Tangopoulos et lui consacre un numéro spécial (juin 1931). Chaque fascicule constitue un ensemble des plus instructifs, et que l'on consulte toujours avec fruit. La *Semaine Egyptienne* continue de réserver à la Grèce littéraire ses meilleures pages. A lire *Panegyptia, Alexandrini Techni, I Phoni tou Vivliou,* que nous analyserons plus tard avec d'autres revues. Du poète G. Philanthidis et de son œuvre *Chimaira,* que M. P. Petrinos compare aux meilleures choses de Dante, de Shakespeare, de Gœthe, nous dirons les mérites réels, quand nous aurons pu juger sur les textes.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Camille Marabini : *Le Problème France-Italie,* Les Editions européennes. — Léo Afric (Colonel Louis Coquet) : *Les héritiers de la « Toison d'Or »,* Maisonneuve. — B. Eliacheff : *Le Dumping soviétique,* éd. Marcel Giard, Paris, 1931.

La rapidité avec laquelle le livre de M. Marabini : **Le**